La véritable origine de la guerre du Vietnam : ce que les historiens se trompent

Par Frank , 31 août 2026

La véritable origine de la guerre du Vietnam : ce que les historiens se trompent



Par Frank Dumon

> La guerre du Vietnam a coûté la vie à plus de trois millions de personnes. Pourtant, l'histoire que la plupart d'entre nous avons apprise à l'école — selon laquelle il s'agissait simplement d'arrêter le communisme — est dangereusement incomplète. Ses véritables origines remontent à des décennies avant que le premier soldat américain ne mette le pied en Asie du Sud-Est : aux plantations coloniales françaises d'hévéas où dix-sept mille travailleurs sont morts sur un seul domaine, à une rencontre dans la jungle où des espions américains ont sauvé la vie de Ho Chi Minh, à huit lettres envoyées au président Truman et restées sans réponse, à une élection démocratique délibérément sabotée parce que le mauvais camp allait l'emporter, et à une attaque navale, par une nuit de tempête dans le golfe du Tonkin, qui, selon des documents déclassifiés de la NSA, n'a presque certainement jamais eu lieu.

Voici l'histoire de la manière dont une guerre de libération nationale a été reconditionnée en croisade de la guerre froide — et de la façon dont les décisions ayant conduit à des millions de morts reposaient sur la cupidité coloniale, l'échec

diplomatique et des renseignements fabriqués. Ce que les historiens se trompent systématiquement au sujet du Vietnam n'est pas une question d'interprétation. C'est une question de faits établis. Les documents ont été déclassifiés. Les lettres se trouvent aux Archives nationales. La propre étude interne de la NSA a reconnu que les renseignements avaient été biaisés.

La véritable origine de la guerre du Vietnam change complètement la manière dont vous comprenez la politique étrangère américaine — non seulement au XXe siècle, mais encore aujourd'hui.

Au-delà des images emblématiques

La plupart des gens connaissent la guerre du Vietnam à travers une poignée d'images : la petite fille brûlée au napalm courant sur une route, les hélicoptères décollant du toit d'une ambassade, un mur à Washington couvert de 58 220 noms. Ces images sont gravées dans la mémoire collective du monde occidental, et elles sont réelles. Mais elles se situent tout à la fin d'une histoire qui remonte bien plus loin que 1965.

La version de cette histoire que la plupart d'entre nous avons apprise à l'école ressemble à peu près à ceci : l'Amérique essayait d'empêcher la propagation du communisme en Asie du Sud-Est. Les dominos tombaient. Si le Vietnam tombait, les États-Unis intervenaient pour défendre le monde libre. Ce fut une tragédie, certes, mais les intentions étaient nobles. Ce récit n'est pas seulement incomplet. À plusieurs endroits cruciaux, il est faux. Comprendre les véritables origines de cette guerre change complètement la manière dont vous percevez non seulement le Vietnam, mais toute l'architecture de la politique étrangère américaine au XXe siècle. La guerre du Vietnam n'est pas née dans les jungles d'Asie du Sud-Est. Elle est née dans les couloirs de Paris, dans les salles de conseil des entreprises de caoutchouc, dans les calculs paranoïaques des stratèges de la guerre froide, et dans une série de décisions si cyniques et enveloppées de tromperie que, plus d'un demi-siècle plus tard, la vérité complète continue de mettre les gens mal à l'aise.

La machine d'extraction coloniale

Revenons aux années 1880, dans un endroit appelé l'Indochine, où toute cette catastrophe a été mise en mouvement. À la fin du XIXe siècle, la France était un empire. Les Britanniques avaient l'Inde, les Néerlandais les Indes orientales, et l'Espagne les Philippines. La France, sous Napoléon III, voulait elle aussi sa part de la carte. En 1858, une expédition militaire franco-espagnole débarqua dans le port de Tourane, que nous appelons aujourd'hui Da Nang. La raison officielle était de

protéger les missionnaires catholiques persécutés par la cour vietnamienne. La véritable raison était stratégique et économique : la France voulait l'Asie du Sud-Est.

En 1887, la France avait consolidé son emprise sur ce qu'elle appelait l'Indochine française, une vaste fédération coloniale comprenant le Vietnam, le Laos et le Cambodge actuels. Ce qui suivit ne fut pas une mission civilisatrice, malgré ce que la propagande coloniale française voudrait vous faire croire. Ce fut une machine d'extraction. Le Vietnam fut officiellement désigné comme une « colonie d'exploitation économique ». Ce n'était pas le terme employé par les critiques ; c'était sa classification officielle au sein du système colonial français. Tout l'objectif de l'Indochine était d'être pressurée pour ses matières premières et transformée en marché captif pour les produits manufacturés français : riz, charbon, étain, zinc, café, poivre et, surtout, caoutchouc.

Les plantations de caoutchouc méritent une attention particulière, car elles constituaient le cœur battant à la fois de la richesse coloniale française et de la colère révolutionnaire vietnamienne. Au tournant du XXe siècle, l'industrie automobile connaissait un essor considérable en France, entraînant une demande croissante de caoutchouc. Les Français investirent massivement dans d'immenses plantations de caoutchouc à travers les régions méridionales du Vietnam, en particulier en Cochinchine et en Annam. Pratiquement toute cette production reposait sur le travail des ouvriers vietnamiens.

Les conditions dans ces plantations étaient médiévales. Les travailleurs, appelés avec mépris « coolies » par leurs contremaîtres français, travaillaient quinze heures par jour sous une chaleur accablante. Ils étaient payés presque rien, parfois en riz plutôt qu'en argent. Le droit colonial français interdisait techniquement les châtiments corporels, mais cette loi n'était qu'une fiction. Les contremaîtres frappaient régulièrement les travailleurs jugés trop lents. La malnutrition, la dysenterie et le paludisme ravageaient la main-d'œuvre. Dans les plantations appartenant au fabricant français de pneus Michelin, les conditions étaient particulièrement horribles. En seulement vingt ans entre les deux guerres mondiales, une seule plantation appartenant à Michelin enregistra 17 000 décès. Dix-sept mille travailleurs morts dans une seule plantation, pour fabriquer des pneus destinés aux voitures de Paris.

Une stratégie délibérée se cachait derrière cette exploitation. Dans un rapport secret, un fonctionnaire colonial français écrivit au gouverneur de l'Indochine que les paysans ne quitteraient leurs villages pour travailler dans les plantations que lorsqu'ils mourraient de faim. Par conséquent, « le meilleur remède au besoin urgent de travailleurs est de les appauvrir, en supprimant les allocations et en dévalorisant

les produits agricoles ». Ils ont organisé la pauvreté afin que les gens n'aient d'autre choix que de travailler jusqu'à la mort. Il ne s'agissait pas d'une cruauté accidentelle ; c'était une politique.

Une alliance improbable : Ho Chi Minh et l'OSS

C'est ici que l'histoire prend un tournant que la plupart des récits occidentaux survolent ou présentent complètement de travers. Cette brutale machine coloniale ne resta pas sans opposition ; elle engendra un mouvement de résistance. Et le chef de cette résistance, l'homme qui allait devenir le visage de l'indépendance vietnamienne, entretenait avec les États-Unis une relation dont presque personne ne parle. Son nom était Ho Chi Minh et, avant de devenir l'ennemi de l'Amérique, il en fut l'allié.

Ho Chi Minh est né Nguyen Sinh Cung en 1890, dans le centre du Vietnam. Il quitta son pays natal alors qu'il était jeune et passa près de trois décennies à l'étranger, voyageant en France, en Angleterre, en Union soviétique et en Chine. Il participa à la Conférence de paix de Paris en 1919, espérant demander aux dirigeants occidentaux l'autodétermination du Vietnam. Il fut ignoré. Il devint membre fondateur du Parti communiste français, non nécessairement parce qu'il était avant tout un marxiste-léniniste convaincu, mais parce que les communistes constituaient le seul grand mouvement politique européen activement opposé au colonialisme. Pour Ho, l'indépendance passait toujours avant tout. Le communisme était le véhicule, non la destination.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Ho Chi Minh devint un collaborateur du gouvernement américain. Lorsque le Japon envahit l'Indochine française, les États-Unis avaient besoin de renseignements sur les mouvements des troupes japonaises dans la région. L'Office of Strategic Services (OSS), précurseur de la CIA, opérait depuis le sud de la Chine et avait désespérément besoin de contacts sur le terrain au Vietnam. Un groupe de guérilleros vietnamiens sortit de la jungle, escortant un pilote américain abattu jusqu'à un lieu sûr. Le groupe était dirigé par Ho Chi Minh. Un agent de l'OSS nommé Charles Fenn rencontra Ho et le décrivit comme éloquent, charismatique et remarquablement amical envers les Américains. Ho reçut un nom de code : l'agent Lucius de l'OSS.

En juillet 1945, l'OSS envoya une équipe de huit hommes des forces spéciales, connue sous le nom de Deer Team, dans les montagnes du nord du Vietnam. Dirigés par le major Allison K. Thomas, ils furent parachutés dans une clairière de la jungle près de Tan Trao, à environ cent miles au nord de Hanoï. Leur mission consistait à établir le contact avec le Viet Minh et à entraîner les guérilleros de Ho Chi Minh à

harceler les forces japonaises. Lorsqu'ils arrivèrent, Ho était gravement malade, brûlant de fièvre et souffrant de violentes douleurs d'estomac. Un médecin militaire américain nommé Paul Hogland le traita avec de la quinine, des sulfamides et de la pénicilline. Ce traitement lui sauva presque certainement la vie.

Réfléchissez-y un instant : un médecin militaire américain a sauvé la vie de l'homme qui deviendrait plus tard l'adversaire le plus déterminé de l'Amérique. La Deer Team entraîna les combattants de Ho, parmi lesquels figurait un jeune commandant militaire nommé Vo Nguyen Giap, qui allait devenir l'un des généraux les plus célèbres du XXe siècle. Mais durant l'été 1945, Giap apprenait les tactiques de guérilla auprès de soldats américains. Les Américains et les Vietnamiens combattirent ensemble contre les Japonais, développant un réseau d'informateurs et recherchant des pilotes alliés abattus. Les officiers de l'OSS décrivirent Ho comme chaleureux, curieux et profondément intéressé par les États-Unis. Il parlait avec admiration des idéaux américains et était particulièrement fasciné par la Déclaration d'indépendance.

La trahison de 1945 : des lettres sans réponse

Le 2 septembre 1945, quelques jours seulement après la capitulation du Japon, Ho Chi Minh se tint devant une immense foule sur la place Ba Dinh à Hanoï et déclara l'indépendance du Vietnam. Les mots qu'il choisit pour ouvrir cette déclaration ne provenaient ni de Marx ni de Lénine. Ils venaient de Thomas Jefferson. Il commença ainsi : « Tous les hommes sont créés égaux. Le Créateur leur a donné des droits inviolables : la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Il s'agissait d'un appel délibéré et calculé aux États-Unis. Ho croyait sincèrement que l'Amérique, une nation née de sa propre révolution contre la domination coloniale, soutiendrait la quête d'indépendance du Vietnam.

Il se trompait. Ce qui suivit fut l'un des échecs diplomatiques les plus lourds de conséquences du XXe siècle. Entre octobre 1945 et février 1946, Ho Chi Minh envoya au moins huit lettres et télégrammes au président Harry Truman, ainsi que trois communications distinctes au secrétaire d'État James Byrnes. Dans ces lettres, Ho décrivait la situation au Vietnam, l'agression française et le désir d'indépendance du peuple vietnamien. Il comparait explicitement la situation du Vietnam à celle des Philippines, auxquelles les États-Unis avaient récemment accordé l'indépendance. Il demandait le soutien et la reconnaissance des Américains.

Pas une seule lettre ne reçut jamais de réponse. Les historiens débattent encore des raisons. Certains soutiennent que les lettres furent écartées par des fonctionnaires intermédiaires du département d'État qui avaient déjà décidé que soutenir les

intérêts coloniaux français était plus important que l'autodétermination vietnamienne. D'autres suggèrent qu'en 1945, la guerre froide naissante avait déjà commencé à remodeler la pensée américaine. La France était un allié crucial pour contenir l'expansion soviétique en Europe, et Washington avait davantage besoin de Paris que de Hanoï.

Quelle qu'en soit la raison, ce silence fut dévastateur. Ho Chi Minh n'avait pas commencé comme ennemi de l'Amérique ; il fut poussé dans ce rôle. Lorsque Washington choisit de soutenir la reconquête coloniale française, Ho se tourna vers les seules autres grandes puissances disposées à l'aider : la Chine et l'Union soviétique. L'homme qui avait cité Thomas Jefferson recevait désormais des armes de Mao Zedong, non parce que Ho avait toujours été une marionnette soviétique dévouée, mais parce que les États-Unis lui avaient fermé la porte au visage.

Le sabotage de la démocratie : Genève et Ngo Dinh Diem

Le récit dominant présente le conflit vietnamien comme une simple bataille de la guerre froide entre la liberté et le communisme. Pourtant, les origines de la guerre étaient coloniales, et non idéologiques. Il s'agissait, au fond, d'une guerre de libération nationale que les États-Unis ont présentée comme un front de la lutte contre le communisme mondial, parce que cette présentation justifiait l'intervention.

De 1946 à 1954, la France mena la première guerre d'Indochine contre les forces de Ho Chi Minh. Ce fut une brutale guerre coloniale de reconquête, et les États-Unis la financèrent. À la fin du conflit, Washington payait environ 80 % des dépenses militaires françaises en Indochine. Il ne s'agissait pas de défendre la démocratie ; le Sud-Vietnam n'existait pas encore. Il s'agissait de maintenir la France satisfaite en Europe et d'empêcher toute victoire communiste où que ce soit dans le monde, quel qu'en soit le contexte.

En mai 1954, les Vietnamiens encerclèrent et submergèrent la garnison française de Dien Bien Phu. Ce fut une défaite catastrophique. Après 56 jours, la France en avait terminé en Indochine. L'ère coloniale était achevée.

La conférence de Genève de 1954 réunit des représentants de huit pays afin de négocier la fin de la guerre. Les accords de Genève qui en résultèrent divisèrent temporairement le Vietnam au niveau du 17e parallèle, créant un Nord gouverné par les communistes sous Ho Chi Minh et un État non communiste soutenu par la France au Sud. La disposition essentielle de l'accord prévoyait que des élections nationales de réunification auraient lieu en juillet 1956. Le peuple vietnamien déciderait de son propre avenir par un vote démocratique.

Ces élections n'eurent jamais lieu. C'est peut-être le fait le plus important que les récits conventionnels de la guerre enterrent. Les États-Unis, qui n'avaient en réalité jamais signé les accords de Genève, soutinrent le gouvernement sud-vietnamien de Ngo Dinh Diem dans son refus d'organiser les élections. Pourquoi ? Parce que tout le monde, de la CIA au département d'État en passant par le président Eisenhower lui-même, savait qui allait gagner. Eisenhower écrivit plus tard très franchement que, si des élections avaient eu lieu à l'époque des combats, peut-être 80 % de la population aurait voté pour Ho Chi Minh plutôt que pour l'empereur fantoche Bao Dai soutenu par la France.

Les États-Unis contribuèrent à saboter une élection démocratique parce que le mauvais camp allait gagner. Les Vietnamiens avaient fait une énorme concession à Genève en acceptant une partition temporaire, alors même qu'ils contrôlaient environ les trois quarts du territoire vietnamien au moment du cessez-le-feu. Ils acceptèrent de se retirer vers le Nord sur la promesse explicite que des élections de réunification suivraient dans les deux ans. Lorsque ces élections furent empêchées, ils estimèrent, non sans raison, avoir été dupés. Cette trahison devint l'étincelle de la seconde phase du conflit.

Le golfe du Tonkin : un prétexte fabriqué

Pendant ce temps, la présence américaine au Vietnam augmentait discrètement mais régulièrement. Lorsque John F. Kennedy entra en fonction en 1961, il y avait environ 900 conseillers militaires américains au Sud-Vietnam. Au moment de l'assassinat de Kennedy, en novembre 1963, ils étaient 16 000. Lyndon Johnson hérita de la situation et, autour de lui, se rassembla un groupe de conseillers, au premier rang desquels le secrétaire à la Défense Robert McNamara, qui poussait fortement à l'escalade. Les faucons tournaient autour de leur proie. Il ne leur manquait plus qu'un déclencheur.

Le 2 août 1964, des vedettes lance-torpilles nord-vietnamiennes engagèrent l'USS Maddox dans le golfe du Tonkin. Le Maddox menait des opérations de renseignement électromagnétique dans la région. Ce premier incident, bien que certains détails soient contestés, eut réellement lieu. Il y eut un véritable échange de tirs.

Mais c'est le second incident qui changea tout. Le 4 août, le Maddox et un second destroyer, l'USS Turner Joy, signalèrent qu'ils étaient de nouveau attaqués : engagements avec des vedettes lance-torpilles, tirs entrants, manœuvres d'évitement dans l'obscurité. Quelques heures plus tard, le président Johnson apparaissait à la télévision nationale pour annoncer des frappes aériennes de représailles contre le Nord-Vietnam. Le Congrès adopta à une écrasante majorité la

résolution du golfe du Tonkin, accordant à Johnson le pouvoir de prendre toutes les mesures nécessaires pour protéger les forces américaines. Elle fut adoptée à l'unanimité à la Chambre des représentants et avec seulement deux voix dissidentes au Sénat. Johnson déclara plus tard en privé que cette résolution était « comme la chemise de nuit de grand-mère, parce qu'elle couvrait tout ».

Il n'y avait qu'un seul problème : la seconde attaque n'a presque certainement jamais eu lieu. La nuit du 4 août était orageuse et la mer était agitée. Les opérateurs radar et sonar à bord des destroyers étaient inexpérimentés et nerveux. Les contacts qu'ils signalèrent étaient, selon toute probabilité, des échos fantômes provoqués par les conditions atmosphériques et les interférences électroniques. Même à l'époque, le commandant de la flottille de destroyers, le capitaine John Herrick, télégraphia au quartier général du Pacifique pour exprimer de sérieux doutes et recommander une enquête approfondie à la lumière du jour avant toute action.

Sa prudence fut ignorée. Le secrétaire McNamara informa les dirigeants du Congrès en s'appuyant sur des rapports de renseignement dont il savait qu'ils étaient défectueux, présentant l'attaque comme incontestable. Des décennies plus tard, la vérité fut pleinement révélée. En 2005, la National Security Agency déclassifia une étude historique interne réalisée par l'analyste de la NSA Robert Hanyok. Le rapport reconnaissait qu'il y avait eu des distorsions délibérées du renseignement électromagnétique afin de soutenir le récit officiel. Plus de 90 % des rapports de renseignement pertinents avaient été biaisés, et les éléments contradictoires avaient été exclus du dossier de renseignement envoyé à la Maison-Blanche. L'historien de la NSA lui-même conclut qu'aucune attaque n'avait eu lieu le 4 août dans le sens où les responsables américains l'avaient décrit.

Le fondement juridique de la guerre du Vietnam, le document qui donna à Johnson un chèque en blanc pour faire la guerre sans déclaration officielle du Congrès, reposait sur des renseignements qui, au mieux, avaient été catastrophiquement mal interprétés et, au pire, avaient été délibérément fabriqués.

L'héritage de la tromperie

Plus de 58 000 militaires américains mourraient dans la guerre qui suivit. Le bilan vietnamien fut effroyable : plus de 3 millions de Vietnamiens, dont plus de la moitié étaient des civils, périrent. Le Cambodge et le Laos voisins furent dévastés. Les États-Unis larguèrent davantage de bombes sur le Vietnam que l'ensemble des bombes utilisées par tous les camps durant toute la Seconde Guerre mondiale. L'agent orange empoisonna la terre et les populations, provoquant des malformations congénitales qui perdurent encore aujourd'hui.

Lorsque l'on remonte la chaîne des décisions ayant conduit à toute cette destruction, on ne trouve pas une simple histoire de nations démocratiques défendant la liberté contre l'agression communiste. On trouve une machine d'extraction coloniale qui a brutalisé une population entière pendant des décennies. On trouve un dirigeant révolutionnaire qui cita Jefferson et tendit la main à Washington, pour être ensuite ignoré. On trouve une élection démocratique délibérément empêchée parce que son résultat était gênant. On trouve un incident naval fabriqué utilisé pour contourner le Congrès et déclencher une guerre que l'administration avait déjà décidé de mener.

Les Pentagon Papers, la vaste étude secrète divulguée par Daniel Ellsberg en 1971, confirmèrent ce que les sceptiques soupçonnaient depuis des années : les administrations américaines successives, de Truman à Johnson, avaient systématiquement trompé l'opinion publique sur la nature et l'ampleur de l'implication américaine au Vietnam. La guerre ne fut pas le produit d'une seule mauvaise décision. Elle fut l'accumulation de décennies de mauvaise foi, d'erreurs de calcul stratégique et de tromperies institutionnelles.

Les schémas établis durant l'époque vietnamienne ne disparurent pas lorsque le dernier hélicoptère quitta Saigon en 1975. Le modèle du golfe du Tonkin — l'utilisation de renseignements douteux pour fabriquer le consentement à une action militaire — serait recyclé encore et encore. La tragédie du Vietnam ne réside pas seulement dans le nombre de morts, mais dans le fait que tant de ces morts auraient pu être évitées. À pratiquement chaque tournant critique, il existait une porte de sortie, une autre voie qui n'a pas été empruntée.

La guerre du Vietnam a tué plus de 3 millions de personnes. Elle en a déplacé des millions d'autres. Elle a empoisonné un pays avec des armes chimiques, déchiré le tissu social américain et a fondamentalement commencé parce qu'une nation a décidé que les ressources d'une autre nation valaient davantage que la liberté de son peuple. Parce que les lettres d'un révolutionnaire sont restées sans réponse, parce qu'une élection a été sabotée et parce que des fantômes radar, lors d'une nuit de tempête dans le golfe du Tonkin, ont été transformés en justification d'une guerre dont la décision avait déjà été prise.

Voilà la véritable origine de la guerre du Vietnam. Et c'est une histoire qui, peu importe le nombre de fois où elle est racontée, ne cesse jamais d'être pertinente.

Note : Cet article s'appuie sur des archives historiques et des documents déclassifiés. Pour un complément de contexte, du matériel audiovisuel connexe est disponible à l'adresse suivante : https://youtu.be/BmKL1F2_ZQ8

https://youtu.be/BmKL1F2_ZQ8